

WAJDI MOUAWAD

Homme de théâtre complet, auteur, acteur, metteur en scène mais aussi romancier et peintre, Wajdi Mouawad est en perpétuel mouvement, en recherche d'autrui, et peut-être simplement de lui-même.

• PAR JEAN-PIERRE HAN •



Lecture publique de *Rêves*, au Festival des Francophonies en Limousin en 1999

Madame Bovary, c'est moi !» avait plastronné, dit-on, Gustave Flaubert. À la suite de cette déclaration des générations d'écoliers, de professeurs et autres critiques se sont acharnés à dissenter sur la relation entre la vie «réelle» des auteurs et celle des personnages de leurs fictions ; une vieille histoire... Que pourrait dire Wajdi Mouawad à ce propos, et quel lien établir entre la vie de ses protagonistes et son propre vécu ? Petite question qui peut venir à l'esprit dès l'instant où le lecteur-spectateur aura constaté un certain nombre de coïncidences entre l'auteur et ses créatures «imaginaires», le vœu du biographe étant que la réponse puisse éventuellement éclairer des zones plus secrètes de son existence. Pour Wajdi Mouawad un indice qui nous pousse à aller dans ce sens se trouve peut-être déjà dans la première lettre de son prénom et de celles de quelques-uns de ses personnages : W, comme Wajdi donc, comme Willy Protagoras, comme Wilfrid de *Littoral*, comme Wahab d'*Incendies*, ou même Loup, (autrement dit Wolf ; c'est Mouawad qui propose de lui-même la traduction) dans *Forêts...* et plus encore



D.R.

Willy Protagoras enrôlé dans les toilettes, mis en scène par Wajdi Mouawad en 1998

Wahab (Abdelwahab) de son roman *Visage retrouvé*. Quant au personnage principal de son autre roman, *Anima*, il porte le prénom de Wahhch... De là à dire que Wajdi Mouawad se met en scène (ou en tout cas parle de lui) dans ses œuvres, il y a un pas que nous pourrions franchir, avec prudence toutefois. Ainsi le personnage de Wahab du *Visage retrouvé*, saisi dès son plus jeune âge, quatre ans, avec déjà un petit problème dans sa relation aux mots (il ne parle toujours pas), et qui, sur la fin du livre, quelques années plus tard, annonce à sa mère qui va mourir (Wajdi Mouawad a perdu sa mère assez tôt, deux ans après leur arrivée à Montréal) qu'il veut peindre : «Que fais-tu de ta vie, Wahab ? – De la peinture, maman. – Mais ton métier. – Qu'est-ce que c'est encore que ces histoires ? – Ce ne sont pas des histoires, ma mère. Des portraits...», ce personnage fait irrésistiblement penser à l'auteur, tout particulièrement dans ce passage concernant sa relation aux arts plastiques. Le livre s'achève pratiquement sur ces phrases : «*Je regarde la toile blanche fixée sur le mur. Mes couleurs sont là. Les pinceaux sont prêts.*» On pense bien sûr au personnage de Harwan interprété par Wajdi soi-même dans *Seuls* ; la tentation est grande de voir dans *Visage retrouvé* quelques épisodes de la vie de Wajdi et quelques-uns de ses traits de caractère... Il n'est pas

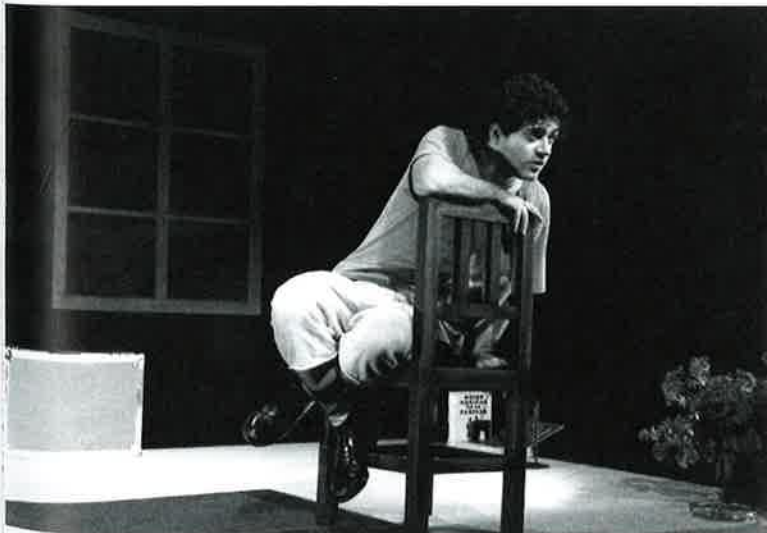
(1) – *Le Monde*, le 7 juillet 2009.

jusqu'à cette confiance que le héros, le jeune Wahab, fait à son meilleur ami : «Voilà. Je suis fou.» Or la folie apparaît discrètement mais de manière récurrente dans l'œuvre de Wajdi Mouawad ; elle semble être une de ses peurs viscérales, entre crainte et attirance... et nombre de ses personnages évoluent à la lisière de ce gouffre.

L'ENFANCE LIBANAISE

L'enfance – cette période de la vie d'un homme où tout se joue, où sa personnalité profonde se constitue – de Wajdi Mouawad peut-elle se lire, même en pointillé, dans la description de celle de Wahab ? Qu'en est-il réellement, par-delà la fiction, du quotidien du petit Wajdi Mouawad né un jour d'octobre 1968 à Deir-el-Qamar au Liban (à 38 km de Beyrouth) dans une famille chrétienne maronite ? Son père est représentant commercial et voyage beaucoup. La mère s'occupe à la maison de leurs trois enfants (deux garçons et une fille, Wajdi étant le plus jeune). Ce sont, avant l'embrasement de la guerre civile en 1975, les plus belles années du Liban, les plus belles années du petit Wajdi qui se nourrit de la douceur de la nature baignée de lumière, du ciel bleu, des couleurs, de la mer, des senteurs d'un monde enchanté, sans violence et où les enfants jouent «tranquillement» à la guerre avec de vraies armes... Une enfance joyeuse, donc ? Pourtant dans le même temps, c'est là un paradoxe, il semble bien que la vie quotidienne de l'enfant n'ait pas été des plus satisfaisantes. «L'ambiance n'était pas

toujours agréable à la maison», dit simplement l'intéressé... On peut imaginer et comprendre, là encore, qu'il ait eu la tentation de fuguer (et il fuguera à Paris), toujours comme le petit Wahab... Ambiance peu agréable en raison notamment de l'appartenance de la famille à la religion chrétienne maronite, la religion du père, qui, selon les dires de Wajdi Mouawad, investit tous les autres (musulmans, palestiniens, israéliens, juifs...) de ses propres malheurs sans jamais se mettre soi-même en cause. Quelque chose de sombre s'imprègne au plus profond de l'enfant, comme si celui-ci avait deux vies. Une perpétuelle dualité qui pourrait expliquer la présence de jumeaux dans ses écrits. Au sein de la famille qui a déménagé à plusieurs reprises pour vivre dans un voisinage chrétien et qui se retrouve à Beyrouth, Wajdi Mouawad retient le fait que le silence et le calme sont impossibles. Tout le monde parle très fort, hurle. «*Tout passe par le cri*» constate-t-il, mais c'est là une sorte de violence sans violence. Les éclats de la langue arabe, son rythme, son mouvement restent ainsi imprégnés en lui.



Wajdi Mouawad dans *Alphonse*, mis en scène par Serge Marois en 1994 au Québec





JEAN-LOUIS FERNÁNDEZ

Littoral, au Festival d'Avignon en 2009

• 102 •

Paradoxalement encore ce que retient bientôt Wajdi c'est le «*silence opaque de la famille*». «*J'ai grandi dans une famille où la parole ne circulait pas. Ce qui comptait par-dessus tout c'était l'obéissance aux traditions et aux valeurs*» avouera-t-il à Brigitte Salino dans un entretien accordé au journal *Le Monde*⁽¹⁾. Au sein de la famille élargie, le silence est de rigueur pour tout ce qui concerne les questions sexuelles. Le sexe c'est le mal absolu, la saleté... Le silence s'alourdira encore avec la honte, l'humiliation, la douleur, car du jour au lendemain tout va être bouleversé : c'est l'arrachement à la douceur de l'enfance. La vie bascule. Appartement cambriolé, perte de travail du père, la guerre est là. La famille habite alors dans la banlieue de Beyrouth à Ain el-Remmaneh, là même où a lieu l'attentat perpétré par la milice chrétienne en représailles à l'assassinat d'un Maronite contre un autobus où se trouvent des civils palestiniens. C'est le début «*officiel*» de la guerre civile. Nous sommes le 13 avril 1975, Wajdi Mouawad a assisté au massacre du haut de l'immeuble où il réside : «*Je jouais sur le plus haut balcon d'un immeuble de sept étages quand la boucherie a eu lieu*». Il a 7 ans. Durant quatre ans (mais qu'est-ce que quatre ans en regard de la totalité de la guerre qu'ont subi ceux qui sont restés ? Wajdi Mouawad ne s'autorisera jamais à se plaindre de ces quatre années), l'enfant «*vivra*» cette guerre parvenant bientôt à



PASCAL SANCHEZ

Littoral, lors de sa création au Québec

distinguer les différents sifflements et grondements des bombes et des tirs de canon.

L'EXIL

La douleur de l'arrachement à la terre natale, c'est plutôt du côté des parents qu'il faut la chercher. L'exil vers Paris est vécu par le petit Wajdi – nous sommes en 1978 et il a tout juste dix ans – comme une sorte de longue et heureuse parenthèse, des grandes vacances en quelque sorte. Parenthèse ou grandes vacances qui vont durer cinq ans. Le temps que l'enfant qui s'adapte très bien et très vite à sa nouvelle vie, apprenne la langue française (et commence à



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Ciels, à sa création au Festival d'Avignon en 2009

oublier la langue arabe), se fasse des amis et entre dans l'adolescence. Les chansons «émotives populaires», mélodramatiques de Jacques Brel, Léo Ferré, Renaud ou celles d'Adamo ou de Pierre Bachelet qu'écoute plus volontiers sa mère, lui sont d'un grand secours dans cet apprentissage. Tout comme ses premières lectures, de bandes dessinées d'abord, de romans ensuite, ce qui lui fera dire qu'il a appris le français avec Gotlib, Renaud et Brel...

L'exil surtout opère chez lui un bouleversement intime d'un autre ordre : Wajdi Mouawad fait l'expérience de l'altérité. La parole est enfin donnée à l'autre, à celui qu'on lui avait appris à détester. «*Fondamentalement j'avais été dressé pour détester.*» C'en est désormais terminé et c'est bien une des données essentielles de sa personnalité et donc de son œuvre qui est en train de se constituer.

L'adolescence, chez lui, c'est aussi et surtout la découverte de la littérature. Avec, comme chez Bernard-Marie Koltès, le Faulkner de *Tandis que j'agonise* et encore plus Kafka avec *La Métamorphose*. Un véritable choc car il lui semble que la nouvelle de l'auteur pragois n'a été écrite et n'est destinée qu'à lui ! Un message et une fable qui lui sont adressés par-delà le temps. Kafka devient le grand frère de sa famille imaginaire. Grégoire Samsa transformé en «*vermine monstrueuse*», c'est lui Wajdi au sein de sa cellule familiale, dans sa difficile et impossible

relation au monde. Autant de thèmes qui vont réapparaître dans toute son œuvre : l'animalité, le roman familial, sa relation au monde... C'est bien la lecture qui le pousse vers l'écriture : «*j'écris parce que j'ai lu*» dit-il clairement. Le héros de Kafka, c'est celui qu'il n'aurait pas voulu être, mais qu'il est, de fait. Wajdi Mouawad a 15 ans : la famille, poussée par les événements – les autorités françaises ne l'autorisant pas à rester sur son territoire – va s'installer au Québec. Nous sommes en 1983.

• 103 •



YANICK MAC DONALD

Incendies. Création au Québec, au Théâtre de Quat'Sous en mai 2003



Les Trois sœurs, de Tchekhov, mises en scène par Wajdi Mouawad en 2002

• 104 •

PREMIERS PAS VERS LE THÉÂTRE ET L'ÉCRITURE

À Montréal, Wajdi Mouawad poursuit cahin-caha ses études, continue à s'ennuyer à l'école, mais découvre le plaisir du théâtre qu'il pratique avec des amis, au Cégep (collège). Décor, lumière, jeu... il s'exerce à toutes les disciplines, et ce qui devait arriver arrive : passant «par hasard» devant l'École nationale du théâtre du Canada, il entre, passe une audition un peu plus tard et est admis. Un véritable soulagement et la perspective d'une nouvelle vie que ses parents à son grand étonnement acceptent sans problème. L'École nationale de théâtre du Canada offre une formation à toutes les disciplines, écriture dramatique comprise, mais c'est bien par le jeu que commence Wajdi Mouawad. Jouer en 1988 lors de sa première année à l'École dans *L'Asile de la pureté*, une pièce de Claude Gauvreau pour qui il voue aujourd'hui encore une très grande admiration, va se révéler déterminante non pas d'ailleurs pour ce qui est de l'interprétation, mais pour ce qui est de... l'écriture. Gauvreau et le metteur en scène, Yves Desgagnès, lui demandent en effet d'interpréter le rôle de l'auteur qui, à la fin de la pièce demande au personnage principal, un poète dont la petite amie vient de mourir et qui décide d'entamer par amour un jeune jusqu'à épuisement total, de recommencer



LOUISE LEBLANC

à manger... Ce drame en cinq actes comporte pas moins de 27 personnages, mais lui, dans le rôle de l'auteur, sera hors plateau, au balcon d'où il ne cessera d'écrire. Wajdi Mouawad suit les indications du metteur en scène et écrit, ou fait semblant d'écrire, pendant 3 heures et demie (la durée du spectacle). Il recopie alors des répliques de la pièce, puis lassé, finit par vraiment écrire pour lui. Ainsi naissent les deux premiers actes de *Willy Protogoras* enfermé dans les toilettes. Inutile de préciser que «les deux premiers actes de Willy... sont construits exactement sur le même modèle que *L'Asile de la pureté*», selon la même structure et sur le même rythme. C'est avec bonheur qu'il écrit les trois autres actes de la pièce. Un an plus tard, en 1989, il fait une lecture pour ses copains de l'école, interprétant d'un trait, d'un souffle empli de joie et de colère, dit-il, les vingt personnages de la pièce.

C'est en 1991 que Wajdi Mouawad sort de l'École, diplôme d'interprétation en poche. Point de temps de latence – en a-t-il seulement jamais eu ? – il crée immédiatement avec la comédienne Isabelle Leblanc sa première compagnie, Théâtre Ô Parleur.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Incendies, au Festival d'Avignon 2009

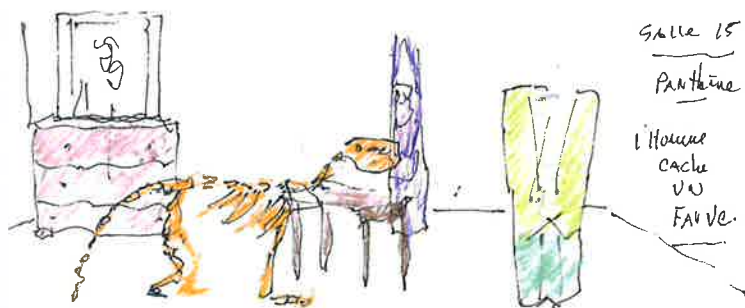
EFFERVESCENCE THÉÂTRALE

Avec une énergie incroyable qui ne se ralentira jamais, il investit tous les domaines théâtraux, joue, met en scène, adapte des textes, écrit, ne cesse d'écrire, trouve encore le temps de voyager, lui, l'éternel exilé qui a oublié sa langue maternelle, mais qui, brusquement, alors qu'il compose ses premières pièces voit soudainement réapparaître les images du Liban qui viennent imprégner, comme à son insu, son corps et son écriture. Ce que confirment ses sensations ressenties lors de plusieurs voyages au Liban (notamment en mai 2008). Il n'y échappera pas : « je suis frère

jumeau d'une guerre civile qui a ravagé le pays de ma naissance » est-il dit dans *Visage retrouvé*. Le double resurgit, celui de l'enfance déchirée, massacrée. Est-ce la raison pour laquelle Wajdi multiplie ses activités comme pour devancer le malheur ? En recherche d'un bonheur qui surgirait au bout du chemin dans un ultime retournement ; pour finir par « *transmuer tout malheur en joie* », un autre de ses thèmes (ou de ses sensations puisqu'il n'aime pas le terme de thème) de prédilection. « *Passe par les ténèbres et tu trouveras*

• 105 •

Suite page 107 →



Les Animaux ont une histoire, 2015. Château des ducs de Bretagne à Nantes. Illustration de Wajdi Mouawad.



BERNARD RENOUX

Le Chœur des oiseaux, dans l'exposition Les Animaux ont une histoire

LE PHÉNOMÈNE WAJDI MOUAWAD

Il y a incontestablement un phénomène Wajdi Mouawad. Ses spectacles avant même que nous ayons pu prononcer son nom sans l'écorcher ont très vite soulevé l'enthousiasme, notamment auprès des jeunes. Pratiquement dès la première représentation en France de *Littoral* dans la salle du Théâtre de l'Union à Limoges. Public debout, yeux humides d'avoir pleuré, gorge nouée, bouleversé. Phénoménal effectivement. Le temps de se faire connaître dans quelques villes de l'Hexagone et d'être invité par Bernard Faivre d'Arcier au Festival d'Avignon, puis de le retrouver artiste associé à la Scène nationale de Chambéry, et le mouvement du public prit encore de l'ampleur. Jusqu'à ce qu'enfin le duo Hortense Archambault-Vincent Baudriller qui avait succédé à BFA l'invite en tant qu'artiste associé pour l'édition 2009 (la préparation a duré deux bonnes et belles années), pour des nuits entières proposées dans la Cour d'honneur du Palais des papes avec trois pièces du cycle du *Sang des promesses*, soit *Littoral* à nouveau, *Incendies* et *Forêts*, plus la création du dernier volet de la tétralogie, *Ciels* donné hors des remparts d'Avignon, au Parc des expositions de Châteaublanc, plus aussi toute une série de manifestations à lui consacrées. On retrouvera Wajdi Mouawad – toujours à la tête de deux compagnies théâtrales, l'une au Québec, l'autre en France – dans un long compagnonnage avec le Théâtre 71 de Malakoff alors dirigé par Pierre Ascaride, puis en tant qu'artiste associé du Grant T de Nantes. Impossible dans ces conditions de ne pas connaître Wajdi Mouawad sommé par les uns et les autres de s'expliquer, de raconter son parcours, ses tenants et ses aboutissants. La «littérature» autour de sa personnalité, de ses textes n'a pas manqué. Le Festival d'Avignon étant médiatiquement ce qu'il est, interviews et autres articles ont afflué, jusqu'à plus soif. Discret, Wajdi Mouawad s'est néanmoins de son côté largement expliqué sur son œuvre. Presque toutes ses pièces éditées comportent une préface ou un avant-propos de sa plume qui explicite les conditions de création de la pièce publiée ainsi qu'une liste de remerciements concernant ceux qui l'ont côtoyé et aidé, ce qui, chez lui, n'est pas quelque chose de convenu, mais au contraire une réalité qui lui tient véritablement à cœur («*Je tiens, aujourd'hui,*

à hurler mon remerciement...» dit-il ainsi en avant-propos de *Littoral*...). Cela dit, on comprend aisément que l'intéressé soit un peu las de se raconter une fois de plus, d'expliquer ci et ça sur sa vie et son œuvre. Une œuvre qui, à maints égards, ne suit pas un parcours rectiligne, mais au contraire fait des détours, cache et dévoile tout à la fois, invente mille et une situations sorties de l'imagination fertile de son auteur. La ferveur autour de son œuvre dépasse les frontières de l'Hexagone (elle est traduite dans une vingtaine de



Wajdi Mouawad au Festival d'Avignon en 2009

langues) ; elle dépasse aussi largement les frontières du domaine théâtral, pour s'en aller explorer d'autres disciplines artistiques comme le cinéma, la musique, les arts plastiques... Wajdi Mouawad aborde aujourd'hui les questions de la transmission. Sa dernière pièce, *Victoires*, est directement issue d'un travail effectué auprès d'élèves du CNSAD, le ramenant à ses années de jeunesse de l'École nationale de théâtre du Canada. Enfants et adolescents retiennent toute son attention ; de ce point de vue le projet «Avoir 20 ans en 2015» avec cinquante adolescents est parfaitement emblématique. Venus de Belgique, de France, de Montréal, de l'île de la Réunion, ces jeunes gens

ont suivi la compagnie dans ses pérégrinations pendant cinq ans à partir de 2011. Voilà une action qui a concentré au moins deux préoccupations majeures de Wajdi : celle de l'enfance et de l'adolescence liées au nomadisme. Avec accent mis sur la question de la mémoire – des visites du ghetto de Varsovie et d'Auschwitz étaient au programme.

Si l'œuvre est protéiforme, si les créations se déroulent tous azimuts, pour tous les publics, elle s'avère être d'un extrême cohérence. Wajdi Mouawad sait rendre cohérent l'incohérence, celle d'un monde en plein chaos. S'il opère à contre-courant en un temps où sévit le post-dramatique, où l'on ne parle que de déconstruction pour être dans l'air du temps... Wajdi Mouawad, lui, en s'appuyant sur une narration forte, a su faire de ce contre-courant un courant prédominant, inversant l'ordre des choses (des épigones apparaissent déjà dans la toute jeune génération des créateurs), en imposant ses sagas – possédant toutes un début, un milieu et une fin – mélangeant allègrement les influences de l'Orient (celle du conte en particulier) et de l'Occident ; «*la contradiction qui fait tout exister*» dit le titre de sa préface à *Forêts*. La résolution de toutes les contradictions pleinement acceptées et assumées en un point extrême, voilà qui résonne étrangement et très paradoxalement en écho à ce que prônaient jadis les surréalistes dans leurs manifestes... Rien d'étonnant que *Le Mont analogue* de René Daumal soit un des livres qui l'ont marqué. Cependant sa recherche se veut modeste, l'existence n'étant «*rien qu'un exercice périlleux assez complexe où le jeu consiste à avancer en aveugle en tentant d'être le moins malheureux possible*» (*Visage retrouvé*).

Sans vouloir entrer dans la description et l'analyse de toutes les thématiques qui parcourent son œuvre, celle de l'animalité en particulier – Wajdi Mouawad compare l'artiste à un scarabée qui «*se nourrit de la merde du monde pour lequel il œuvre, et de cette nourriture abjecte il parvient, parfois, à faire jaillir la beauté*» – on dira plus simplement qu'il raconte des histoires pour comprendre sa propre histoire, couteau toujours planté dans la gorge et «*parce qu'il y a eu la guerre et qu'on a quitté le Liban...*».

Suite de la
page 105

la lumière» insiste encore un des personnages d'Anima. Ses textes attestent de cette ambivalence et c'est sans doute la raison pour laquelle ils nous touchent et nous bouleversent avec cette formidable intensité. L'année même de sa sortie de l'École, Wajdi met en scène *Al Malja* de son frère Naji Mouawad, puis un peu plus tard *L'Exil* toujours de Naji, juste avant de s'attaquer au *Macbeth* de Shakespeare. Car Wajdi n'a peur de rien, les grands textes du passé ne l'impressionnent pas, qu'il s'agisse de *Macbeth* donc, mais aussi carrément du *Don Quichotte* de Cervantès, du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, des *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, d'*Œdipe Roi* de Sophocle déjà, ou encore des *Trois sœurs* de Tchekhov, un écrivain qu'il affectionne tout particulièrement et fait partie de sa galaxie personnelle avec Kafka. Mais il n'oublie pas non plus les auteurs du présent, l'Israélienne Edna Mazia, l'Irlandais Enda Walsh, le Marocain Ahmed Ghazzali, la Québécoise Louise Bombardier... L'attention de Wajdi Mouawad balaye tous les pays par-delà les frontières ; comment pourrait-il en être autrement ? Il continue à écrire et à produire de nombreuses pièces comme *Partie de cache-cache entre deux Tchécoslovaques au début du siècle* (1991), *La Grande soif* et *Alphonse* en 1993, *Les Mains d'Edwige au moment de la naissance* en 1995, *Le Songe* (1996), *Couteau* (1997)... tout cela en l'espace de quelques brèves années. «*Il est vrai que je suis acteur et auteur, cinéaste parfois et plasticien, mais cette frénésie ne touche qu'à une chose : mon amour profond du théâtre*» confie-t-il à son ami Patrick Le Mauff, directeur du Festival des francophonies en Limousin de 2000 à 2005. Mais c'est bien avant que Wajdi Mouawad aura établi des liens solides avec ce Festival alors dirigé par Monique Blin. Dès 1993 il obtient une résidence accordée par le truchement de l'association Beaumarchais à la Maison des auteurs du Festival, pendant laquelle il écrit *Les Mains d'Edwige au moment de sa naissance*. C'est la première étape d'une étroite relation qui va mener à la programmation de Littoral au Festival en 1998, présenté sous la bannière du Théâtre Ô Parleur. Les Francophonies vont prendre en charge la diffusion du spectacle que l'on a découvert au Théâtre de l'Union de Limoges ; une tournée dans de nombreuses villes est organisée, et c'est en 1999 que les spectateurs d'un autre festival, celui



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le chœur dans les *Trachiniennes*, avec Bertrand Cantat, en juillet 2011

d'Avignon alors dirigé par Bernard Faivre d'Arcier, peuvent découvrir *Littoral* au Cloître des Célestins. Le spectacle dure 3 heures 30, a été, comme toujours chez Wajdi Mouawad, retravaillé et raccourci depuis Limoges...

WAJDI MOUAWAD AU TRAVAIL

Auteur, metteur en scène, parfois comédien sur le même projet, il serait aisé de penser que l'élaboration des spectacles chez Wajdi Mouawad se développe selon ce schéma classique et convenu qui va en bon ordre de l'une des fonctions à l'autre ; il n'en est rien. Wajdi Mouawad n'écrit pas d'abord un texte qu'il livrerait ensuite aux comédiens qu'il met en scène. Si effectivement il écrit – et on se doute qu'à son habitude il ne craint pas d'être prolix – ce qu'il a produit n'est là que pour donner matière à discussion avec les comédiens, leur donner de longs temps de parole à partir desquels il réécrira peut-être. Élaboration collective ? Le terme est inapproprié tout comme celui d'improvisation. Chez lui la mise en scène n'est pas au service du texte. «Metteur en esprit» plus que metteur en scène il capte les réactions des uns et des autres, leurs réflexions, avant éventuellement de réécrire. Le texte s'écrit au fur et à mesure du déroulement des répétitions, et selon son propre rythme de travail. Les paroles, discussions avec tous les participants du spectacle sont essentielles. Ce qui explique

la longueur du temps de réalisation d'un spectacle. Ainsi en a-t-il été de celui de *Littoral* qui a duré pas moins de neuf mois ! Sa visée : «rassembler des comédiens, leur mettre des mots, mes mots, mes hurlements dans le corps, leur injecter par intraveineuse cette insatiable soif de l'infini dont parle Lautréamont et qui depuis toujours me fait vibrer, les contaminer d'une rage, d'un composé de colère pour qu'à leur tour, sur scène, parce qu'habité d'une rage et d'une peine devenues un véritable virus, une véritable maladie contagieuse, ils puissent contaminer le public de cette rage et cette colère, de toute notre enfance éclatée, notre enfance, comme un couteau qui nous est resté dans la



STEPHANE PAJOT

Wajdi Mouawad au Grand T à Nantes, en 2016



Deux scènes de *Forêts*, créé à Chambéry en 2006

gorge»... un programme débité d'un seul trait, d'un seul souffle...

À n'en pas douter Wajdi Mouawad aime à passer d'un extrême à l'autre – celui de la solitude avec l'histoire qui peut le hanter des années durant, une dizaine pas moins pour son roman *Anima*, son projet le plus secret et le plus intime, le travaillant soterrainement alors qu'il élaborait dans le même temps le projet et la réalisation de *Littoral*, avant d'affronter la solitude de l'écriture – à l'activité en groupe avec les comédiens pour rêver et penser ensemble. Ainsi continue-t-il à œuvrer.

Dans son itinéraire personnel, *Littoral* marque certainement une étape importante. Non seulement en raison du succès du spectacle au Québec et en France, mais parce qu'à près de la trentaine, on pourrait penser que Wajdi Mouawad s'éloigne des rives de l'enfance, mais aussi parce que se font jour un peu plus clairement dans la pièce (mais toujours dans une subtile complexité) les thèmes majeurs de son œuvre passée et surtout à venir. Et ces thèmes nous renvoient justement à son... enfance, au contexte de la guerre du Liban, à l'Histoire, à la tentative de reconstruction du très complexe roman familial, et parce que si, comme il le souligne, «*l'enfance est un couteau planté dans la gorge*», ce couteau qu'il triture inlassablement, il ne parviendra jamais à l'arracher. À près de 30 ans



donc Wajdi Mouawad va bientôt être nommé à la direction artistique du Théâtre de Quat' Sous à Montréal, sa première toute petite «institution» où il œuvrera pendant quatre saisons. En 2005 il crée une nouvelle compagnie théâtrale au Québec avec le comédien Emmanuel Schwartz (Wajdi Mouawad ne se veut jamais seul), «*Abé carré cé carré*» et une autre en France, «*Au carré de l'hypothénuse*». Deux appellations particulières qui semblent vouloir souligner sa volonté de tracer les lignes d'une géométrie de la douleur et du malheur pour mieux la transformer en joie... Deux formules mathématiques pour tenter de reconstruire sa personnalité déchirée, son identité fragmentée, en explorant les tréfonds de sa personnalité, lui qui affirme que «*nous sommes des immeu-*

Suite
page 112 →



Seuls, créé à la Scène nationale de Chambéry en 2007

SEUL(S)

Seuls mérite une attention particulière à plus d'un égard. Le spectacle est à marquer d'une pierre blanche dans l'itinéraire de Wajdi Mouawad. Créé en 2008, un an avant le 63^e Festival d'Avignon dont il fut l'artiste associé, ce spectacle présente une rupture volontaire de la part de son auteur avec ses précédentes productions, notamment avec les trois premiers volets de ce qui constituera *Le Sang des promesses*, soit avec *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*. Le changement est effectivement radical. C'en est fini (provisoirement ?) des sagas avec une foule de personnages. Je «*cherchais un moyen de tuer le "bavardage" qui jusqu'ici était le mien*», ajoute sans ambages Wajdi Mouawad... Le titre du spectacle, *Seuls*, est parfaitement explicite, même s'il contient une part sinon d'ambiguïté, du moins de mystère. Qu'est-ce en effet que cette solitude au pluriel ? On aura beau chercher, il n'y a, dans ce spectacle, qu'un seul personnage, un certain Harwan interprété par Wajdi Mouawad en personne. Alors ? À cela deux réponses viennent immédiatement à l'esprit. La première concerne l'élaboration du travail, et à ce stade, Wajdi Mouawad ne déroge pas à sa manière de faire et à ses habitudes. S'il se retrouve seul sur le plateau, en revanche, c'est bel et bien une équipe avec laquelle il n'a eu de cesse de dialoguer qui l'a accompagné dans l'élaboration du spectacle. Il n'est qu'à lire le témoignage d'un des participants au projet,

le botaniste Désiré Meunier, pour en être persuadé. Que l'on se réfère au livre *Les tigres de Wajdi Mouawad* dans lequel il a publié une sorte de journal de bord de répétitions intitulé *Le Bond du tigre...*⁽¹⁾

La deuxième réponse concerne la nature de l'écriture du spectacle. Celle-ci se veut polyphonique, avec le texte bien sûr, mais aussi les images vidéo, les sons, la musique, la lumière, les costumes et le silence, tous ces éléments étant savamment entrelacés entre eux en ayant tous une égale importance et ne pouvant être détachés les uns des autres. Cette polyphonie est revendiquée haut et fort par Wajdi Mouawad et a permis la réalisation du spectacle un long temps bloqué dans une impasse.

Sur le plateau Harwan est seul. Reste que sont bien présents aussi mais mentalement, au moins, d'autres personnes. À commencer par Rembrandt et son tableau, *Le Retour du fils prodigue*, original découvert par Wajdi Mouawad au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg sans qu'il y ait eu préméditation ; une véritable révélation et peut-être le premier point d'impulsion du projet. Robert Lepage ensuite tient une place prépondérante dans le déroulement du projet et du spectacle... Un autre élément fondamental de l'existence de Wajdi Mouawad apparaît enfin dans le spectacle : celui concernant les arts plastiques. Harwan peint jusqu'à plus soif au point d'«*entrer*» dans la peinture. La pièce s'achève avec cette didascalie :
«*il saisit le couteau.*
Il fissure la paroi.



THIBAUT BARON

Il grimpe dans la peinture.
Harwan traverse les couleurs.
Harwan est à présent dans le ventre du tableau.
Il est à jamais dans son cadre.»

Un dernier point enfin concerne l'édition du texte du spectacle avec la tentative (qu'à ce jour personne ou bien peu d'artistes et d'éditeurs sont parvenus à vraiment mener à son terme ce type d'essai) d'aller au-delà de ce qui se fait traditionnellement. Le texte de la pièce et voilà tout. Le livre *Seuls* conçu par Wajdi Mouawad et réalisé par ses éditeurs habituels, Leméac et Actes Sud, tente de réaliser cette sorte de quadrature du cercle. Le sous-titre donné à l'ensemble, «Chemin, texte et peintures» éclaire la tentative et ouvre la voie à ce qui sera réalisé avec *Le Sang des promesses* (puzzle, racines, et rhizomes) qui sera publié un an après *Seuls*.

Ce beau spectacle ouvre un nouveau cycle, «Domestique» dont le deuxième opus, *Sœurs* a été donné en 2015. On attend les prochains volets dont les titres sont déjà trouvés : *Frères, Père, Mère*. On ne saurait être plus clair ; ce qui pouvait paraître masqué dans ses œuvres précédentes, ce rapport à la réalité de sa vie intime, de son vécu, est désormais comme donné dans une apparente clarté. «*Et si Harwan c'était Wajdi si Wajdi n'avait pas fait de théâtre ?*» suggère Wajdi qui assume le rôle... Quant à *Sœurs*, la pièce a bien été initiée à partir de la vie de sa sœur Nayla, le pluriel se retrouvant également dans le titre, *Sœurs*, puisqu'est intervenue dans l'élaboration du texte la personnalité de l'actrice chargée d'interpréter le rôle de Nayla, Annick Bergeron, et que dans l'explication de la conception de sa pièce Wajdi Mouawad n'hésite pas à tracer deux tableaux, l'un établissant les «Points communs entre Annick et Nayla», l'autre leurs points de divergence...

On sentait bien au fil des œuvres de Wajdi Mouawad cette saisie de plus en plus forte du réel et de l'intime de son vécu et la présence prégnante du Liban, mot jamais prononcé dans aucune des pièces précédentes. Resterait comme toujours à pouvoir démêler les fils de la réalité et de la fiction, mais ceci est un autre problème.

Wajdi Mouawad : *Seuls, Chemin, texte et peintures*. Leméac/Actes Sud. 2009.

(1) *Les Tigres de Wajdi Mouawad*, Le Grand T, éditions Joca Seria. 2009.

REPÈRES

- 16 octobre 1968** Naissance à Deir-el-Qamar au Liban (à 38 km de Beyrouth). Famille chrétienne maronite.
- 13 avril 1975** De l'immeuble où il habite en banlieue de Beyrouth (à Ain el Remeneh) il assiste à un attentat contre un autobus de civils palestiniens perpétré par la milice chrétienne.
- 1978** Quitte le Liban avec ses parents à cause de la guerre civile. Premières lectures et découverte de *La Métamorphose* de Kafka.
- 1983** Déménagement au Québec, à Montréal. Rejoint la troupe du Cégep.
- 1988** *Willie Protogoras enfermé dans les toilettes*.
- 1991** Sort diplômé de l'École nationale du théâtre du Canada. Crée avec la comédienne Isabelle Leblanc la compagnie Théâtre Ô Parleur.
- 1993** Résidence à la Maison des auteurs du Festival des francophonies en Limousin
- 1997** Création de *Littoral* au Festival de Amériques à Montréal.
- 1998** *Littoral* au Festival des francophonies en Limousin.
- 1999** *Littoral* au Festival d'Avignon.
- 2000-2004** Direction du Théâtre de qual'sous à Montreal.
- 2003** Création d'*Incondies* à la Scène nationale de Meylan.
- 2005** Création de la compagnie «Abé carré cé carré» à Montréal (avec Emmanuel Schwartz) et «Au carré de l'hypothénuse» en France.
- 2006** Création de *Forêts* à l'Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry.
- 2007-2012** Directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa.
- 2008** Création de *Seuls*.
- 2009** Artiste associé du 63^e Festival d'Avignon.
- 2011** Début du projet «Avoir 20 ans en 2015» avec 50 adolescents. Création de *Temps* à la Schaubühne de Berlin.
- 2014** Création de *Sœurs*.
- Avril 2016** Nomination à la direction du Théâtre national de la Colline.
- Juin 2016** Création de *L'Enlèvement au sérail* de Mozart à l'Opéra de Lyon.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Répétition du chœur dans les *Trachiniennes*, avec Wajdi Mouawad et Bertrand Cantat (au centre)

Suite de la page 109

bles habités par un locataire dont nous ne savons rien», sinon qu'il est fou...

Deux ans plus tard, en 2007, il est nommé, à la suite de Denis Marleau, directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa. Il y restera jusqu'en 2012.

Les spectacles se sont enchaînés, ceux qui vont former les deux prochains volets de son cycle du Sang des promesses, *Incendies* en 2003 et *Forêts* en 2006 notamment. Comme un dessin (dessein) qui arriverait à révélation. D'autres cycles s'ébauchent qui étaient en état de latence jusque-là. C'est le cas de celui consacré au tragique, un tragique qui l'avait saisi pour ne plus jamais le quitter au moment de l'exil. Sophocle, Euripide réapparaissent. La traduction (avec Robert Davreu) et la réalisation des sept tragédies de Sophocle sont initiés, et se développeront en devenant par la force des choses (Robert Davreu meurt avant que toutes les tragédies ne soient traduites) deviennent adaptation selon une trajectoire qui va s'élargissant et en proliférant en de nombreuses ramifications outrepassant largement la simple traduction des œuvres originales. Cet approfondissement de ce qui constitue une des données fondamentales de l'intime de Wajdi Mouawad vient affermir ce qui se développe dans les premiers volets du Sang des promesses.

Un autre cycle se dessine avec *Seuls* créé en 2008, et sans qu'il y ait eu forcément plan (de carrière) ou préméditation. Wajdi Mouawad déteste rien tant que ces balisages prévus à l'avance : «mon prochain spectacle aura pour thème... Mon prochain texte parlera de...». Un cycle «Domestique» qui comprend désormais également *Sœurs* créé en 2015. S'y font consciemment jour les relations entre la «vraie» vie de l'auteur (et de ses proches) et ses écrits, mouvements déjà largement perceptibles dans ses précédentes pièces, *Littoral*, *Incendies*, *Forêts*. Wajdi Mouawad recoud ainsi les pièces de puzzle de son enfance éclatée, recompose son roman familial, réenchante ainsi le monde en même temps qu'il enchante les spectateurs tout en les bouleversant. Il fait du théâtre comme il a envie d'en faire. «C'est-à-dire en racontant des histoires qui tentent de colmater, de recoller certaines peines.» C'est chose totalement acquise, surtout depuis l'apothéose d'Avignon 2009, alors qu'il faut saluer le Festival des francophonies en Limousin, les Scènes nationales (l'Espace Malraux de Chambéry, le Grand T de Nantes, le Théâtre 71 de Malakoff...) qui ont su déceler en lui l'artiste qui, aujourd'hui, se retrouve à la tête d'un Théâtre national, celui de la Colline à Paris, (il a été nommé en avril 2016), et s'apprête à ouvrir un nouveau cycle de vie et de créations. / JEAN-PIERRE HAN /

WAJDI MOUAWAD PAR LUI-MÊME

TRÈS CHÈRE GINETTE,

Voulant faire en sorte que le théâtre soit un lieu de rassemblement, un lieu où les idées puissent naître et prendre leur essor, un lieu formidable pour que puisse encore exister une certaine idée de l'humanité, une humanité qui ne soit pas celle du juge et du bourreau, mais celle du créateur, il est essentiel que la liberté soit défendue à tout prix.

Liberté : définition sommaire

a. La liberté étant ici, à la fois, une manière de réfléchir et de faire les choses, et une sensation intrinsèque qui habite l'individu, et qui ne dépend que de lui. Cette manière de faire et cette sensation s'appuient sur la volonté de l'individu ; une volonté qui prend sa source dans sa réflexion profonde dans la manière qu'il a de comprendre l'humanité à travers la douleur, la souffrance, la peine, l'amour, la mort et la beauté. C'est à travers la compréhension que l'individu a des événements catastrophiques de sa vie, mis en lumière par la lecture des grands textes, éclairés par tous ceux qui sont venus avant lui, que peut s'édifier en lui une idée du monde, une idée qui deviendra, par la fidélité qu'il lui voue, gage de sa liberté.

b. La liberté procède donc des idées et de leur cheminement à l'intérieur de l'individu. Or, il est impossible d'édifier un système de pensée qui ne puisse pas tenir compte de l'existence de l'Autre. Puisque nous vivons en communauté. L'Autre étant, ici, celui qui est totalement et entièrement autre. Celui qui est en face. Qui n'est pas nous. L'altérité ici prend une figure absolue. En aucun cas l'Autre ne peut nous appartenir, ni en partie ni au complet. Et c'est parce que l'Autre est totalement autre que nous pouvons comprendre même l'idée de la liberté. Cela s'impose autant aux individus entre eux qu'aux groupes d'individus entre eux. La liberté n'a de sens que dans la mesure où nous sommes plusieurs, dans la mesure donc où nous avons à réfléchir sur la manière de vivre ensemble.

Car c'est par l'Autre, par celui qui est en face de nous, par son visage, par l'existence même de son être, que notre liberté peut s'édifier, puisque toute notre vie est régie par notre rapport à l'Autre. Être libre veut dire par conséquent être intègre avec ses idées, dans un monde où l'Autre est non seulement le rappel de nos limites, mais où il devient aussi notre sauveur, notre allié principal, dans la conquête de nous-mêmes.

Toute la philosophie et la pertinence de l'article premier de la Charte des droits de l'Homme repose sur cette idée de l'Autre. C'est avant tout parce que la liberté existe pour l'Autre, qu'alors seulement elle peut exister pour soi. Ce premier article ne peut exister pour soi AVANT qu'il n'existe pour l'autre. Car alors on est dans la dictature. L'humanité ne peut donc pas survivre sans une confiance aveugle en l'Autre. En ce sens, je crois fondamentalement à cette grande idée de se sauver en sauvant l'Autre, que celui qui cherchera à gagner sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie, la gagnera, qu'il y a en ce sens, véritablement, une façon de gagner qui est de perdre.
[...]

Extrait de Lettre à Ginette de Wajdi Mouawad paru dans le n°1 de Frictions, Théâtres-Écritures, automne-hiver 1999.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LETTRE D'AMOUR D'UN JEUNE GARÇON (QUI EN D'AUTRES CIRCONSTANCES EUT ÉTÉ POÈTE, MAIS QUI FUT POSEUR DE BOMBES) À SA MÈRE MORTE DEPUIS PEU

Depuis ta mort, c'est pareil. Rien ne change. Je ne sais toujours pas où aller ! Je ne sais pas où dormir. Hier, j'ai réussi, sans me faire prendre, à tuer, par derrière, deux soldats. L'un d'eux, avant de mourir, m'a demandé mon âge. J'ai dit : «J'ai quinze ans, et je suis très vieux, comme les enfants de mon âge !» Et je l'ai achevé en lui cassant le cou sous la roue de la meule. Pour la faire bouger, j'ai dû cogner la tête du mulet pour qu'il avance. Les copains du soldat sont là, ils m'ont poursuivi, je leur ai échappé, mais ils veulent me tuer parce que je suis du camp ennemi ! Mais je saurai les descendre en premier ! Je les emmerde ! Si tu pouvais voir, ma mère, comme je sais tirer de mon arme. Si tu pouvais entendre comme je crie bien. Et puisque seule la boucherie a le droit de parole, tu aurais pu, si tu avais été là, entendre comme je parle bien ! Comme je parle bien la langue de ma douleur, celle du sang et de la haine, ma langue paternelle. On me dit partout : «Va ailleurs poser tes bombes». Mais moi je hurle de rire car la seule bombe que je porte, je la porte dans ma tête. Un jour, elle explosera et elle m'emportera loin, loin de cette terre qui noie mon enfance dans la vieillesse du sang. Mais, à tous ceux-là qui me verront partir, je peux leur assurer qu'à cet instant sublime où mon cœur s'éteindra, en refermant les yeux pour la dernière fois, j'aurais sur mes paupières blanches la face hideuse de tous ceux que j'aurais tant voulu oublier, ces menteurs qui ont assuré à ma tête d'enfant le bonheur de vivre sur cette terre énorme. Hier, on m'a dit : «Pourquoi portes-tu une telle colère ? D'où vient-tu ? Je leur ai dit qu je n'étais pas méchant, que je suis, moi aussi, né du ventre d'une femme. Je leur ai dit que j'aurais voulu être le fils d'un loup sauvage, je n'aurais pas été si méchant. Ils m'ont dit : «D'où viens-tu, de quel pays ?» J'ai dit : «Mon pays n'est pas grand, c'est un jardin où mon père cultivait des fruits et des légumes qu'il montrait fièrement à nos voisins. Je remercie mon père de m'avoir permis, quelquefois, de bûcher la terre de ce petit jardin, de bûcher la terre de mon enfance. Je remercie mon père de m'avoir permis



D.R.

aussi de cueillir des pommes de terre, des concombres, du persil, de la coriandre, des épis de maïs. Je remercie mon père de m'avoir appris comment arroser, sans les noyer, les fleurs et les herbes délicates. Grâce à lui, j'ai pu pleurer lorsqu'une bombe est venue tout déraciner. Avec un souffle de soufre, il ne restait plus rien qu'un grand trou noir. «Le jardin, le jardin» j'avais crié, et mon père s'était jeté sur moi, moi qui courais, courais, il s'était jeté sur moi pour m'empêcher de me jeter à mon tour dans les flammes et brûler moi aussi avec les tomates, les courgettes et les aubergines. «Reste ici, reste ici» hurlait mon père. «Il n'y a plus de jardin». Longtemps je suis resté dans ses bras, tremblant, grelottant. Mon père me disait tout bas : «La bombe est tombée, demeure caché, ne regarde pas, ne regarde pas.» Mais je ne l'écoutais plus qu'à moitié. Dans ses bras, j'ai pleuré, j'ai longtemps pleuré... Pleuré ce qui allait devenir le plus grand chagrin de ma vie. Le chagrin inconsolable de ma vie.

[...]

Extrait du texte paru dans son intégralité dans Frictions, Théâtres-Écritures, n°6, hiver 2002-2003.

LETTRE OUVERTE AUX GENS DE MON ÂGE

Désormais, c'est avec la conscience de notre propre mort qu'il nous faudra nous parler. Alors, je vous écris, vous qui avez mon âge, pour nous poser une question simple : comment allons-nous faire pour nous parler lorsque personne ne nous a appris à véritablement le faire ? Lorsque aucune pensée publique ne s'élève pour s'imposer et nous permettre d'agir. Sartre, Malraux, Camus, Dumont ont été pour nos parents ce qu'aucun d'entre eux n'est pour nous. (Ou peut-être est-ce nous qui sommes trop paresseux pour les entendre ?) Il y a dix ans, nous avions vingt ans, et nous découvrons le plaisir de nous retrouver, et nous philosophions avec la joie de ceux qui découvrent les mots, convaincus que nous allions être appelés à rejoindre l'agora des idées. Nous sommes nés à la fin de la guerre du Viêt Nam et nous nous sommes éveillés avec la guerre du Liban, puis celle de l'Irak contre l'Irak. Notre pensée a été dépassée par la guerre des Malouines et puis nous avons senti la nécessité de prendre la parole avec la guerre en ex-Yougoslavie. Les charniers du Rwanda ont été le relais de la guerre du Golfe et ont précédé les hécatombes du Kosovo. Nous n'avons encore rien compris aux massacres en Algérie et personne ne nous a parlé du Tibet et très peu de la Somalie. Nous sommes devenus adultes avec le début de l'Intifada de septembre 2000 et notre innocence a éclaté contre le récif de septembre 2001. Nous avons 30 ans et nous avons certainement quelque chose à dire. Mais quoi ? Un nombre incalculable de groupes s'organise pour marcher ou pour discuter, cela a certainement une indéniable valeur morale mais cela ne semble pas avoir une action intérieure significative. La naïveté de ces démarches est belle. Mais elle n'est pas suffisante. Pourtant la masse démographique ne cesse d'augmenter, or cette somme d'individus semble perdre de plus en plus de sa force, ne devenant que l'instrument figé de la démocratie, une démocratie qui parvient de moins en moins à se faire entendre puisque les États n'ont plus charge du citoyen, mais charge de la valeur marchande de chacun de nous. Le sens de l'art et la philosophie est ailleurs, mais aujourd'hui que nous avons 30 ans, nous voyons bien qu'au fond de chacun, un doute subsiste : et si la joie que nous éprouvions lorsque, à 20 ans, nous tentions de dire le monde, était fondée sur un leurre ?

[...]

J'écris aux gens de mon âge, à tous ceux qui, comme moi, sont dénués de têtes et s'en vont au hasard. L'Histoire avec une grande hache s'est dressée au cœur de nos vies. Face à elle, nous ne sommes armés que de nos bons sentiments. Mais l'Histoire se rit de nos minutes de silence et de nos marches. L'Histoire nous dit qu'il est trop tard pour les symboles. Il aurait fallu y penser avant. Les symboles ont été sacrifiés sur l'autel du néo-libéralisme et de ses mirages de modernisme.

Ce qui arrive n'est pas imputable seulement à la génération de nos parents, mais il est évident que le mouvement général de cette génération n'a rien arrangé et nous met aujourd'hui un pied dans le charnier. Il ne s'agit pas ici d'accuser, ni de trouver des coupables, ni de remettre la faute entre les mains de qui que ce soit, mais de parler, de manière sensible, émotive, de la confusion dans laquelle nous sommes, lorsque à 30 ans nous regardons le monde et que nous nous trouvons dans l'impossibilité de le comprendre et d'espérer en lui. Il est alors normal, sain dirais-je, d'interroger la génération qui nous a précédés et de lui demander : « mais dans quoi vous avez-vous mis lorsque vous nous avez dit que la définition de la paix est l'absence de guerre ? » Ce raisonnement nous apparaît aujourd'hui désespérément incomplet et désespérément incomplet. [...]

J'écris aux gens de mon âge. Je leur écris dans toutes les langues pour dire que notre génération a besoin de miracle, car nous aurons bientôt à nous occuper de ce monde qui tombe. Si aujourd'hui aucune issue ne semble possible, si aujourd'hui le rêve d'un monde multiple est à l'agonie et si aujourd'hui il nous apparaît que la philosophie, l'art et la pensée nous sont totalement inutiles pour nous sortir de l'angoisse qui est maintenant notre et à tous, il nous appartiendra dans les temps futurs de redresser l'idée de la solidarité joyeuse en tentant de ralentir le monde. Et à ceux qui pleins d'ironie ont construit un monde dont ils ne veulent pas eux-mêmes, ceux qui nous parleront de l'expérience en disant que, lorsque nous serons plus grands nous comprendrons, nous leur dirons de se taire un court instant. De se taire et d'écouter. Nous leur dirons d'écouter la colère de la jeunesse qui fera d'eux les vaincus, des vaincus. [...]

Dorénavant, c'est avec la conscience de notre propre mort qu'il nous faudra nous parler.

Extraits de Lettre ouverte aux gens de mon âge parue dans Frictions, théâtres écritures, n°5, hiver 2002.

PARCOURS ARTISTIQUE

ROMANS

- 2002** *Visage retrouvé*, Leméac
2012 *Anima*, Leméac, Actes Sud

PIÈCES DE THÉÂTRE

- 1996** *Alphonse*, Leméac
1999 *Les Mains d'Edwige au moment de la naissance*, Leméac
1999 *Littoral*, Leméac/Actes Sud-Papiers, (Cycle Le Sang des promesses)
2003 *Incendies*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2009 *Forêts*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2009 *Ciels*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2000 *Pacamombo*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2002 *Rêves*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2005 *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2007 *Assoiffés*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2007 *Un obus dans le cœur*, Actes Sud Junior
2008 *Le Soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2008 *Seuls*, Leméac/Actes Sud-Papiers (Cycle Domestique)
2009 *Le Sang des promesses. Puzzle, racines et rhizomes*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2011 *Les mains d'Edwige au moment de la naissance*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2011 *Journée de noces chez les Cromagnons*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2011 *Les Trachiniennes*, Actes Sud-Papiers, Projet Sophocle
2011 *Antigone*, Actes Sud-Papiers
2011 *Electre*, Actes Sud-Papiers
2012 *Œdipe Roi*, Actes Sud-Papiers
2012 *Ajax*, Actes Sud-Papiers
2012 *Temps*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2015 *Sœurs*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2015 (Cycle Domestique)
2016 *Inflammation du verbe vivre*, Leméac/Actes Sud-Papiers (Projet Sophocle)
2016 *Les larmes d'Œdipe*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016
2016 *Une Chienne*, Leméac/Actes Sud-Papiers
2016 *Victoires*, Leméac/Actes Sud-Papiers

ESSAI

- 2011** *Traduire Sophocle*. Avec Robert Davreu, Actes Sud-Papiers («Apprendre»)

À LIRE

- 2009** *Les Tigres de Wajdi Mouawad*. Ouvrage collectif. Le Grand T, Éditions Joca Seria
2009 *Voyage pour le Festival d'Avignon 2009*. Wajdi Mouawad, Hortense Archambault, Vincent Baudriller. P.O.L. / Festival d'Avignon

- 2013** *Qui sommes-nous ?* Avec une préface de Hortense Archambault. Éditions Universitaires d'Avignon

MISES EN SCÈNE

DE WAJDI MOUAWAD

- 1991** *Al Malja* de Naji Mouawad
1992 *L'Exil* de Naji Mouawad
1992 *Macbeth* de Shakespeare
1994 *Le Tour du monde de Joe Maquillon* de Ghislain Bouchard
1995 *Tu ne violeras pas* d'Edna Mazia
1995 *Don Quichotte* de Cervantès
1997 *Littoral* à Montréal
1998 *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*. Création au Québec au Quatrième carrefour international de théâtre
1998 *Littoral* (première en France) avec le Théâtre Ô Parleur, Liban / Québec - Canada, Festival des francophonies en Limousin.
1999 *Les Troyennes* d'Euripide
2000 *Lulu le chant souterrain* de Wedekind.
2000 *Reading Hebron* de Jason Sherman.
2000 *Rêves* avec le Théâtre O Parleur, Canada-Québec. Festival des francophonies en Limousin



Incendies, 2003

- 2000** *Ce n'est pas la manière dont on se l'imagine que Claude et Jacqueline se sont rencontrés*. Co-écriture avec Estelle Chareton
2001 *Le Mouton et la baleine* de Ahmed Ghazali
2001 *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello
2001 *Manuscrit trouvé à Saragosse*, opéra de Alexis Nous
2002 *Les Trois sœurs* d'Anton Tchekhov, avec le Théâtre du Trident, Canada-Québec. Festival des francophonies du Limousin
2003 *Incendies*, par le Théâtre de Quat'Sous, Canada-Québec. Création l'Hexagone, Scène nationale de Meylan
2005 *Ma mère chien* de Louise Bombardier
2006 Création de *Forêts* en France, à l'Espace Malraux. Scène nationale de Chambéry et de la Savoie

- 2007** Création de *Seuls* à l'Espace Malraux. Scène nationale de Chambéry et de la Savoie
2009 Création de *Ciels* au Festival d'Avignon
2011 Création de *Temps*, Théâtre d'Aujourd'hui (Québec)
2011 Création de *Des femmes (Les Trachiniennes, Antigone, Électre)* Le Rocher de Palmer, puis Festival d'Avignon
2014 Création de *Des Héros (Ajax, Œdipe Roi)*. Le Grand T à Nantes
2014 Création de *Sœurs*, Le Grand T à Nantes
2015 *Le Dernier jour de sa vie (Inflammation du verbe vivre, Ajax-cabaret, Les Larmes d'Œdipe)*. Carré du Manège à Mons (Belgique)
2016 Création de *Des Mourants (Inflammation du verbe vivre d'après Philoctète, Les Larmes d'Œdipe d'après Œdipe à Colone)*. Le Grand T à Nantes

QUELQUES AUTRES

MISES EN SCÈNE MARQUANTES DE PIÈCES DE WAJDI MOUAWAD

- 1994** Création de *Journée de noces chez les Cromagnons*. Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal. Mise en scène de Paul Lefebvre et Michelle Rossignol. (Wajdi Mouawad fait partie de la distribution)
1994 *Alphonse* mise en scène de Serge Marois, par le Théâtre l'Arrière-Scène, Francophonies en Limousin, 1994.
2004 *Littoral*. Mise en scène de Magali Leiris.
2006 *Assoiffés*. Mise en scène de Benoît Vermeulen (qui a participé à l'écriture) au Québec.
2007 *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*. Mise en scène de Magali Leiris.
2008 *Incendies*. Mise en scène de Stanislas Nordey.
2008 Création de *Le Soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*. Mise en scène de Dominique Pitoiset au Théâtre national de Bordeaux-Aquitaine.



Seuls, 2007